

## NATURE ET SOCIÉTÉ : UN ANCIEN DUALISME POUR UNE SITUATION NOUVELLE

Andreas Malm, traduit de l'anglais par Jean-François Bissonnette

Presses Universitaires de France | « Actuel Marx »

2017/1 n° 61 | pages 47 à 63

ISSN 0994-4524

ISBN 9782130787822

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2017-1-page-47.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Andreas Malm, Traduit de l'anglais par Jean-François Bissonnette, « Nature et société : un ancien dualisme pour une situation nouvelle », *Actuel Marx* 2017/1 (n° 61), p. 47-63.  
DOI 10.3917/amx.061.0047  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# NATURE ET SOCIÉTÉ : UN ANCIEN DUALISME POUR UNE SITUATION NOUVELLE

Par Andreas MALM

La théorie contemporaine clame inlassablement que la société et la nature sont devenues impossibles à distinguer, puisqu'elles ne sont au fond qu'une seule et même chose. Ce genre de raisonnement a depuis peu pris racine sur le terrain du marxisme, avec le travail de Jason W. Moore, dont le projet théorique procède de l'assertion suivante : la nature et la société ne peuvent d'aucune manière être séparées. Leur opposition binaire doit être dissoute. Aux yeux de Moore et d'autres chercheurs partageant son intérêt pour l'écologie, ce geste de dissolution est présenté non seulement comme bénéfique, mais aussi comme absolument nécessaire à l'élaboration d'une théorie et d'une politique de l'environnement plus éclairées. Cette croyance est-elle raisonnable ? Le présent article affirme que non. Il commence par définir l'approche de l'hybridisme, qu'il fait remonter à son plus illustre partisan, Bruno Latour, et dont il questionne la logique ; il esquisse ensuite une alternative matérialiste historique, avant de conclure par une critique des plus récents écrits de Moore. L'hybridisme peut-il nous aider, plus particulièrement, à rendre compte du changement climatique, la crise la plus urgente de notre époque ? Encore ici, cet article soutient le contraire. C'est seulement en portant une attention plus pointue que jamais à ce qui distingue la nature et la société que nous pourrions échapper à ce monde en rapide réchauffement.

## LES MAILLES DE L'HYBRIDISME

Le livre de Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, constitue le texte fondateur de l'hybridisme. Il débute en montrant son auteur se réveillant un bon matin, lisant son journal, et se trouvant soudain déconcerté devant le brouillage des frontières séparant le social du naturel. Il lit d'abord un reportage sur la couche d'ozone (le livre est écrit en 1991)<sup>1</sup>. Les spécialistes de l'atmosphère y préviennent que le trou dans la couche d'ozone continue de s'agrandir, pendant que les industriels et les politiciens tergiversent sur l'élimination des substances qui l'appauvrissent. L'article combine réactions chimiques et réactions politiques pour former

1. Latour Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991, pp. 7-9.

un mélange des plus étonnants. Poursuivant sa lecture, l'auteur déniche un article traitant de la progression de l'épidémie de sida et des attermolements de l'industrie médicale ; un autre au sujet d'une forêt abritant des espèces rares partie en fumée ; un autre encore à propos d'embryons congelés, et ainsi de suite – le journal entier n'est que brouillage. Où qu'il porte son regard, Latour voit des *hybrides*. Il n'y a plus moyen de dire où s'arrête la société et où commence la nature, et vice versa ; toutes ces choses se produisent par-delà ces sphères ou quelque part dans le *no man's land* qui les sépare. Le monde ne se compose que de lignées bâtardes, et tenter de le trancher en deux moitiés, l'une sociale, l'autre naturelle, ne saurait se faire qu'en maniant une lame que la prudence devrait nous obliger à rengainer.

Au cœur du projet de Latour, et à la source de son prestige, cet argument demande un examen plus approfondi. Il comprend, tout d'abord, un élément quantitatif et historique. Il affirme que leurs raccords se sont à ce point multipliés qu'il n'est plus possible de distinguer entre le social et le naturel. Aux premiers jours de l'ère moderne, on pouvait peut-être encore trouver, çà et là, quelques pompes à vide, mais aujourd'hui, les hybrides saturent tous les horizons. Admission manifeste d'une confusion intellectuelle – je ne sais pas du tout comment comprendre qu'une chose puisse être le produit d'un travail humain et ne pas l'être tout à la fois – il y a là une rhétorique visant à crever l'illusion moderne d'une claire démarcation entre la nature et la société. Bien sûr, Latour croit que celles-ci n'ont *jamais* été séparées d'aucune façon, d'où l'idée que « nous n'avons jamais été modernes ». Ce qu'il y a de nouveau, c'est que la pure ubiquité des hybrides, des « quasi-objets » ou des « collectifs » fait qu'il n'est plus possible d'entretenir pareil fantasme, et une fois que nous réalisons ceci, nous en venons aussi à voir que « la nature et la société n'existent pas plus que l'Ouest et l'Est<sup>2</sup> ». Elles ne sont rien de plus que les pôles tout à fait arbitraires de notre cartographie mentale. « Nous prétendons », déclare Latour dans *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, « brouille[r] pour toujours la distinction de la nature et de la société, et qu'on ne reviendra plus jamais à deux ensembles distincts<sup>3</sup> ». Que se dissolvent ces catégories dans le fluide du réel.

Nous pouvons voir là le principe cardinal de l'*hybridisme*, un cadre général permettant d'appréhender, en lui refusant toute polarité ou tout dualisme, la toile d'araignée que tissent la société et la nature. L'hybridisme soutient que la réalité est constituée d'hybrides du social et du naturel, et que les deux termes n'ont plus, par conséquent, aucun référent qui leur soit propre, s'ils en ont jamais eu. Il se présente sous plusieurs formes, avec

2. *Ibidem.*, p. 116.

3. Latour Bruno, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte & Syros, 1999, pp. 55-56.

des inflexions et des points d'attaque divergents, mais celles-ci s'unissent dans la conviction que « société » et « nature » sont deux mots désignant une même identité, et donc des signifiants superflus, voire nocifs — ce dont Latour n'est jamais bien loin. Dans une récente étude des approches hybridistes intitulée *Environments, Natures and Social Theory*, Damien F. White en résume la logique essentielle en recyclant son Manifeste de 1991 :

Et tandis que le débat se poursuit, nous devenons sans cesse plus conscients de vivre dans des mondes constitués d'une multiplicité d'objets hybrides. Ils ne cessent d'apparaître: de la couche d'ozone aux cultures transgéniques, des implants prothétiques aux paysages modifiés. Sont-ils sociaux? Sont-ils naturels? Tenter de comprendre ce monde hybride, en épurant objets et sujets pour mieux les ranger dans des boîtes étiquetées « société » et « nature », n'a qu'une utilité bien limitée<sup>4</sup>.

Remarquons au passage cette thèse fondamentale de l'hybridisme: *parce que les phénomènes naturels et sociaux forment des mélanges composites, ils ne peuvent être différenciés d'aucune manière, sinon par la violence. Être mélangé veut dire être unitaire.*

Cette thèse, espèce de *Zeitgeist* théorique, est récurrente dans la littérature contemporaine sur les politiques environnementales. Pour ne mentionner que deux exemples: du fait de la transformation anthropique de la terre culminant dans le changement climatique, « il est dorénavant impossible de distinguer où s'arrête l'humanité et où commence la nature », écrit Paul Wapner dans *Living through the End of Nature: The Future of American Environmentalism*<sup>5</sup>. Compilant une liste semblable et coiffée, encore une fois, par le climat, Jedediah Purdy, dans *After Nature: A Politics for the Anthropocene*, assène que « le contraste entre ce qu'est la nature et ce qu'elle n'est pas n'a plus aucun sens<sup>6</sup> ». Cette révélation se décline en deux versions: 1/ puisqu'elles sont si inextricablement entremêlées, la société et la nature n'existent pas (appelons cela l'hybridisme ontologique); 2/ du fait de leur degré d'intrication, il n'y a ni raison, ni utilité, ni sagesse à tenter de les distinguer l'une de l'autre (appelons cela l'hybridisme méthodologique). Empiétant régulièrement l'une sur l'autre, ces deux versions partagent certains problèmes importants.

4. White Damian, Rudy Alan P., Gareau Brian J., *Environments, Nature and Social Theory*, Londres, Palgrave, 2016, p. 199. (notre traduction). On peut mettre au crédit de White et de ses collègues d'avoir identifié plusieurs problèmes avec l'hybridisme et d'avoir offert une critique réfléchie de plusieurs approches, mais ils n'en souscrivent pas moins au projet général de l'hybridisme.

5. Wapner Paul, *Living Through the End of Nature: The Future of American Environmentalism*, Cambridge MA, MIT Press., 2013, p. 134 (notre traduction).

6. Purdy Jedediah, *After Nature: A Politics of the Anthropocene*, Cambridge MA, Harvard University Press, 2015, p. 15 (notre traduction).

## LE MATÉRIALISME HISTORIQUE EST UN DUALISME DE PROPRIÉTÉ

Comment pouvons-nous définir la « nature » et la « société » ? Il va sans dire que les candidats sont innombrables au titre de définitions les plus exactes, mais tâchons simplement d'en sélectionner une pour chaque. Pour ce qui est de la nature, nous suivrons Kate Soper, qui avance la réponse suivante dans son livre *What is Nature? Culture, Politics and the Non-Human*, certainement l'étude la plus pénétrante jamais consacrée à cette question. La nature, écrit-elle, se compose « des structures et des processus matériels qui sont indépendants de l'activité humaine (en ce sens qu'ils ne sont pas le produit d'une création humaine), dont les forces et les puissances causales sont les conditions nécessaires de toute pratique humaine, qui en déterminent les formes possibles<sup>7</sup> ». Pour ce qui est de la société, nous admettrons cette unique phrase tirée des *Grundrisse* : « la société n'est pas constituée d'individus, mais exprime la somme des relations, des rapports où ces individus se situent les uns par rapport aux autres<sup>8</sup>. » Ces définitions ont l'avantage d'être claires, concises et proches du sens commun, et de se conformer à peu près à ces deux pôles de la nature et de la société que l'hybridisme vise à fusionner. En gros, ce sont bien des conceptions de la « nature » et de la « société » semblables à celles de Soper et de Marx dont les hybridistes refusent l'existence en tant que domaines pouvant être distingués l'un de l'autre. Ce faisant, ils croient – de façon totalement erronée – transcender l'héritage cartésien, et considèrent cette transcendance comme leur plus insigne réussite. Revenons-en donc, une fois de plus, à Descartes, pour examiner de plus près les enjeux que soulève sa philosophie dans ce monde où nature et société forment des imbriglios toujours plus complexes.

L'esprit, selon Descartes, n'est nulle part. Il ne se situe en aucun point de l'espace. La substance dont il est fait n'est pas de celles qui s'assoient sur un siège, qui soulèvent des poids, ou qui bottent des cailloux ; elle se définit précisément comme n'ayant pas d'étendue, comme étant complètement étrangère à ce monde, et séparée de la chair mortelle. Cette philosophie soulève un problème bien connu : celui de l'interaction causale. Si un caillou est botté plus loin sur un sentier, c'est parce qu'à un certain endroit, un pied est entré en contact avec lui. Le pied a transmis son mouvement au caillou, causant ainsi son dévalement ; les deux objets ont interagi à l'endroit de leur collision, et c'est ainsi que se produit toute causalité. Pour qu'une chose cause le comportement d'une autre, elle doit, d'une manière ou d'une autre, frapper, effleurer, heurter ou pousser celle-

7. *Ibidem.*, pp. 132-133.

8. Marx Karl, *Manuscrits de 1857-1858*, « *Grundrisse* », t. I, Paris, Éditions Sociales, 1980, p. 205.

ci en un même emplacement. Mais si l'esprit ne réside nulle part, ou seulement sur son propre plan numineux, où peut-il entrer en contact avec le corps? Comment peuvent-ils jamais se rencontrer? Cela serait encore plus surnaturel qu'un concept frappant une boule de billard. Ni Descartes ni aucun autre partisan du dualisme de substance n'a pu proposer de solution le moins satisfaisante à ce problème, et puisque l'une des caractéristiques les plus évidentes de la relation entre l'esprit et le corps est que tous deux sont censés agir l'un sur l'autre, la philosophie moderne a définitivement écarté cette position, jugée indéfendable<sup>9</sup>.

Toutefois, un semblable dualisme de substance reste toujours bien vivant dans les perceptions conventionnelles de la société et de la nature. On le retrouve à chaque fois que quelqu'un réfléchit ou agit comme si la société n'avait pas à se soucier de ce qui arrive à la nature, peu importe combien celle-ci peut pâtir – comme si la première pouvait exister sans la seconde. Nous pouvons aisément admettre la critique de cette version du dualisme cartésien qu'a développée Val Plumwood dans ses deux ouvrages: *Feminism and the Mastery of Nature* et *Environmental Culture: The Ecological Crisis of Reason*. On la retrouve à chaque fois que des humains se mettent en tête qu'ils vivent dans une région lévitant quelque part au-dessus de la biosphère, indépendants, libres et capables de reléguer celle-ci à un rang inférieur et sans relation avec le leur, sinon à titre de dépôt de ressources perpétuellement offertes à leur usage<sup>10</sup>. Sans être un programme philosophique que propageraient d'avidés prêcheurs, ni même un credo, mais plutôt une sorte de syndrome, ce dualisme se fait sentir aussi bien dans l'économie néoclassique que dans le déni du changement climatique, et jusque dans la plus parfaite indifférence à l'égard des enjeux écologiques. Conçu pour être négligent, il comporte lui aussi un problème d'interaction causale: il ignore tout de la façon dont la société peut causer une crise de la nature, ou vice versa.

Réaliser qu'il y a bel et bien une crise écologique et que celle-ci a le potentiel d'affecter gravement l'humanité suppose de rompre avec le dualisme de substance. Il se trouve que nous sommes faits de la même substance que la nature, que nous habitons la même planète, et que nous sommes partout et toujours en contact avec elle. Dans les termes d'une philosophie de l'esprit, ceci conduit à prendre le parti d'un *monisme de substance*. À partir de là, cependant, il faut choisir entre deux voies. L'une mène à dire que non seulement la société et la nature partagent une même substance, mais qu'il n'existe aucune propriété notable permettant de les distinguer – un monisme de substance doublé d'un *monisme de propriété*.

9. Nous suivons ici Jacquette Dale, *The Philosophy of Mind: The Metaphysics of Consciousness*, London, Continuum, 2009, pp. 15-20.

10. Plumwood Val, *Feminism and the Mastery of Nature*, London, Routledge, 1993, pp. 47-55, 69-71; Plumwood Val, *Environmental Culture: The Ecological Crisis of Reason*, London, Routledge, 2002, notamment pp. 51, 98, 107-109, 120-121.

Telle est la position des hybridistes, celle de Bruno Latour, et, en l'occurrence, celle de Val Plumwood également : il n'y a qu'une seule substance, et tout ce qui en est fait partage les mêmes attributs essentiels (notamment celui d'agentivité, dont nous ne pouvons faire l'analyse dans le présent article). L'autre option consiste à dire que, bien que la société soit faite de la même substance que la nature, elle a des propriétés hautement distinctives – ce que la philosophie de l'esprit nomme un *dualisme de propriété* substantiellement moniste.

Le dualisme de propriété n'admet qu'une seule substance – la matière – mais considère l'esprit comme une excroissance de cette substance ayant des propriétés mentales uniques. La beauté de cette solution vient de ce qu'elle évite le problème de l'interaction causale *tout en préservant la distinction du corps et de l'esprit*. Le dualisme de substance échoue sur le premier point, le monisme de substance et de propriété – ou le double monisme – sur le second. Jacquette clôt le débat avec cet exemple particulièrement éloquent :

—  
52 —  
—

Que dirait-on d'un livre racontant le scandale du Watergate qui ne contiendrait rien d'autre que des formules chimiques décrivant le cerveau et d'autres événements physiques s'étant déroulés à l'époque, et ayant impliqué tous ceux qui ont participé à l'intrusion, à l'espionnage et au camouflage de l'affaire ? Une telle histoire chimique permettrait-elle d'expliquer cet épisode socio-politique, même aux yeux d'un neurophysiologiste versé dans la compréhension du symbolisme chimique ? Il semble, en tout cas, que les explications en termes de monisme de propriété souffrent d'un déficit de capacité explicative, comparativement à des descriptions des phénomènes sociaux et psychologiques fondées sur le dualisme de propriété<sup>11</sup>.

### L'URGENCE DU DUALISME DE PROPRIÉTÉ

Voici qui nous ramène au point de départ, à la relation entre la société et la nature. Considérons le trou dans la couche d'ozone. Une composante manifestement sociale de cette unité consiste (ou consistait) en la fabrication de chlorofluorocarbures destinés aux réfrigérateurs et aux bonbonnes d'aérosols, ainsi qu'à d'autres produits vendus par des compagnies comme DuPont. Une composante tout aussi manifestement naturelle consiste en la façon dont les atomes de chlore contenus dans ces substances réagissent avec les molécules d'ozone dans la stratosphère, qu'ils décomposent par

11. Dale Jacquette, *The Philosophy of Mind*, op. cit., pp. 36-37.

dizaines de milliers. Comme unité des contraires, l'appauvrissement en ozone est un processus qui peut s'analyser plus avant dans la pluralité de ses composantes sociales et naturelles, que notre simple critère permet d'identifier – en l'occurrence, c'est là *l'indispensable prémisse à toute solution possible d'un problème aussi complexe*. Seul un processus de séparation du social et du naturel, suivant la découverte de leur dangereuse combinaison, a pu conduire à la signature du Protocole de Montréal, et à l'interdiction faite aux compagnies de poursuivre la fabrication de chlorofluorocarbures. De ce point de vue, c'était un peu comme le trotskisme et la résistance palestinienne. Refusant *de facto* la paralysie hybridiste, il s'en est pris directement à la combinaison qui était à la source du danger.

À l'exact opposé du message de l'hybridisme, il apparaît que *plus nombreux sont les problèmes de dégradation environnementale auxquels nous nous confrontons, plus il devient impératif de différencier ce qui, dans ces unités, relève de chaque pôle*. Loin de l'abolir, les crises écologiques rendent la distinction entre le social et le naturel plus nécessaire que jamais. Prenons un déversement de pétrole. Une compagnie relâche le liquide dans un delta. Une nouvelle unité se compose à cet endroit – faite de pétrole et d'eau mélangés –, mais cela ne justifie pas de traiter les deux éléments dans cette situation comme s'ils étaient identiques, ou, ce qui revient au même, de dire que l'un a avalé l'autre. Nous chercherions plutôt à en savoir davantage sur leurs propriétés spécifiques. D'un côté, nous avons la diversité biologique du delta, les saisons où se reproduisent les dauphins, le va-et-vient des oiseaux migrateurs, la chaîne alimentaire, l'action des marées; de l'autre, les procédures opérationnelles de la compagnie, les rouages de l'appât du gain, le degré de compétition dans l'industrie pétrolière, la fonction du pétrole dans l'économie en général. Au fil de l'événement, les deux ensembles de relations se sont fatalement entrecroisés, léchant les mêmes rivages, et rendant *urgente* l'étude de leur différence-dans-l'unité, – il faut que nous sachions comment ils interagissent, quelle sorte de dommage l'un cause à l'autre, et, plus important encore, comment mettre un terme à la destruction. Comme Alf Hornborg l'a récemment suggéré, telle est la tâche théorique vitale, maintenir la distinction *analytique*, afin de démêler comment interagissent les propriétés de la société avec celles de la nature<sup>12</sup>. *C'est seulement ainsi que nous pouvons sauvegarder au moins la possibilité de tarir les sources de la ruine écologique*. C'est seulement ainsi que nous pouvons également concevoir l'économie fossile comme phénomène historique. Hornborg écrit :

12. Hornborg Alf, « Technology as Fetish : Marx, Latour, and the Cultural Foundations of Capitalism », *Theory, Culture & Society*, n° 31, 2014, pp. 119-140; Hornborg Alf, « The Political Economy of Technofetishism : Agency, Amazonian Ontologies, and Global Magic », *HAU : Journal of Ethnographic Theory*, n° 5, 2015, pp. 35-57; Hornborg Alf, « The Political Ecology of the Technocene : Uncovering Ecologically Unequal Exchange in the World-System », in Hamilton Clive, Gemeinne François, Bonneuil Christophe (dir.), *The Anthropocene and the Global Environmental Crisis : Rethinking Modernity in a New Epoch*, Abingdon, Routledge, 2015.



Il est possible, *en principe*, de retracer l'interaction des facteurs dérivant de la Nature et de la Société. Il devrait être faisable, par exemple, d'estimer ce qu'aurait été, aujourd'hui, la concentration en dioxyde de carbone dans l'atmosphère, si les processus sociaux humains n'avaient pas produit leur apport [c'est on ne peut plus faisable, en effet : cette concentration aurait été aux alentours de 280 ppm, au lieu des 400 ppm actuels]. Les sociétés humaines ont transformé les cycles carboniques planétaires, mais pas les atomes de carbone eux-mêmes. Si les catégories de Nature et de Société sont obsolètes, comme il est à la mode de dire aujourd'hui, cela ne s'applique qu'à l'image d'une Nature et d'une Société comprises comme des domaines de réalité distincts et délimités<sup>13</sup>.

—  
54  
—

Le dualisme de substance rend incompréhensible la dégradation environnementale, en tant qu'elle prend ses origines dans la société et y reconduit. *Il en est de même du double monisme*. Transcender l'héritage cartésien exige d'abandonner sa philosophie, mais cela n'implique aucunement d'endosser l'hybridisme ontologique ou méthodologique, aux yeux duquel l'interpénétration dynamique du social et du naturel devient à nouveau invisible et, par conséquent, inaltérable. On y parvient plutôt par le développement d'un dualisme de propriété, dans la mesure où celui-ci reconnaît que toutes choses sont liées (l'alpha de la science écologique), et qu'au sein de ce réseau, certains éléments se comportent de façon perturbatrice (son oméga).

Les relations de production sont ainsi matérielles et sociales, mais non naturelles. Le cycle carbonique est matériel et naturel, mais non social. Au fil du temps, les premières sont venues s'immiscer dans le second, comme une scie mécanique dans une forêt. Ce n'est qu'en considérant les capitalistes fossilisés comme des agents en mission très, très spéciale, défrichant leur chemin à travers une nature dont les voies leur sont impénétrables, que l'on peut comprendre les causes et la signification de leurs actions. La nature ne les a pas poussés à la recherche du charbon, du pétrole et du gaz ; la société n'a pas mis l'atmosphère en place. C'est à leur intersection que se matérialisent leurs retombées.

## LE PARADOXE D'UNE NATURE HISTORICISÉE

Considérons maintenant de plus près le problème du changement climatique. Le gaz carbonique ne se retrouve dans l'atmosphère qu'à l'état de traces. Les humains n'ont pas la capacité d'y ajouter plus qu'une infime partie. On parle d'une concentration qui ne s'est accrue jusqu'ici que de

13. Hornborg Alf, 'The Political Ecology of the Technocene', *op. cit.*, p. 59. Italiques dans le texte.

280 à 400 parties *par million*, et pourtant, cette légère interférence dans la composition de l'atmosphère, combinée aux émissions d'autres gaz dont les concentrations se chiffrent, elles, en parties par milliards voire par billions, a suffi à provoquer les conséquences du changement climatique dont nous faisons déjà l'expérience, et toutes celles qui restent encore à venir. Ceci est dû au fait que le CO<sub>2</sub> joue un rôle unique dans le système climatique, qu'on peut comparer à un « bouton de contrôle », dont la rotation enclenche un vaste ensemble de mécanismes qui soit réchauffent, soit refroidissent la Terre. Or, aujourd'hui, ce bouton « tourne à une vitesse plus grande qu'à aucun autre moment de l'histoire géologique<sup>14</sup> ». Telle est l'échelle de l'interférence humaine. Pourtant, ce ne sont à peine que quelques grains de sable jetés dans les rouages d'un système dont l'immensité dépasse l'imagination. Tout le reste n'est qu'une avalanche de réactions en chaîne qui, en elles-mêmes, ne doivent rien aux humains (c'est dire que tourner le bouton produit le contraire du contrôle<sup>15</sup>). Prenons, par exemple, le fait que la glace fond à des températures supérieures à 0°C. Cette relation entre l'eau sous forme solide et la température est absolument antérieure et extérieure aux humains et à ce qu'ils se font les uns aux autres. Maintenant, un signal transmis à travers le système climatique a mis en branle cette relation, comme une corde qui vibre, faisant jouer ses effets sur la calotte glaciaire et les banquises aux deux pôles, et partout entre les deux. Prenons encore l'effet d'albédo, cette capacité qu'ont les surfaces claires de réfléchir les radiations solaires, et la capacité inverse qu'ont les surfaces obscures de les absorber et de les emmagasiner sur terre, d'où s'ensuit que la fonte des glaces entraîne une accumulation de chaleur dans les océans, qui fait fondre davantage de glace encore, et ainsi de suite. Encore ici, il s'agit d'une relation entièrement *naturelle*, impliquant des entités naturelles, et indépendante de quelque apport social que ce soit.

Peu importe l'angle à partir duquel on choisit d'étudier le réchauffement planétaire, entendu comme un processus matériel interne à la biosphère, on ne trouve que des relations entre des choses de la nature qui, sans qu'elles en portent la marque, ou sans qu'elles y contribuent sinon que de façon marginale, en sont néanmoins de part en part constitutives. Loin de s'estomper, des milliers de relations naturelles – entre la banquise arctique et le courant-jet, entre la salinité de l'eau et les courants marins de profondeur, entre les moussons et l'humidité, entre les ondes de tempête et le niveau des mers, entre les habitats et la chaleur, la sécheresse et l'évapotranspiration, entre les coraux et l'acidité, entre les précipitations et

14. Laciš Andrew A., Schmidt Gavin A., Rind David, Reto A. Ruedy, « Atmospheric CO<sub>2</sub>: Principal Control Knob Governing Earth's Temperature », *Science*, n° 330, 2010, pp. 356-359 (p. 359 pour la citation).

15. Bien sûr, nombre de ces réactions en chaîne interagissent avec d'autres répercussions de l'activité humaine, par exemple les pressions climatiques sur certaines zones sensibles de la biosphère qui se conjuguent avec l'urbanisation et divers autres changements dans l'usage des terres ; mais ceci n'altère en rien le fait qu'elles soient fondées sur des relations profondément naturelles.

l'oscillation, etc. – définissent le phénomène dans toute sa déconcertante complexité. L'usage de combustibles fossiles ne devient un problème qu'à cause de sa relation à l'ensemble de ces variables, qu'on peut mieux décrire non pas comme une relation de construction ou de production, mais de *perturbation*. La société a déclenché le changement climatique, mais c'est la nature qui en fait son ouvrage. Le climat n'est pas créé mais *changé*, dérangé, perturbé, déstabilisé.

On peut néanmoins passer au crible les éléments constitutifs de ce processus. L'usage à grande échelle des combustibles fossiles a débuté à un moment très particulier de l'histoire humaine, et nous pouvons toujours y mettre fin, mais le fait que les océans prennent de l'expansion sous l'effet de la chaleur reste pour autant hors de notre portée. Les subventions aux entreprises du secteur des énergies fossiles se sont généralisées au cours du <sup>xx</sup>e siècle, et les gouvernements pourraient facilement y mettre un terme, mais il est impossible de changer quoi que ce soit au fait que l'acidité des océans augmente en proportion de la quantité de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère<sup>16</sup>. L'hybridisme rejette l'idée qu'il puisse y avoir une quelconque différence qualitative entre les négociations climatiques aux Nations Unies et le processus de la photosynthèse, mais non seulement *il y a* une différence évidente – la première est une construction humaine, la seconde ne l'est pas – mais en refuser l'idée mène à perdre de vue le sens même de leur combinaison. En effet, le problème du changement climatique est précisément constitué par la manière dont les relations sociales se *combinent* avec des relations naturelles qui ne sont pas de leur fait. Sans cette primauté de la nature en tant que totalité, émettre du CO<sub>2</sub> et d'autres gaz à effet de serre ne présenterait aucun problème. Que les humains décident ou non d'extraire des combustibles fossiles, de subventionner l'industrie, de réduire les émissions à l'échelle mondiale, leurs décisions sont reliées par une passerelle à l'ensemble des facteurs qui composent le système terrestre, et ce sont ces derniers qui en tirent les conséquences. Sans cette passerelle reliant les deux rives, les décisions humaines n'auraient aucune incidence.

La science du climat progresse en mettant en lumière des mécanismes naturels qui se répercutent sur la politique. Prenons, par exemple, cette découverte faite par une équipe de chercheurs de l'université Yale et publiée dans la revue *Science* en avril 2016, selon laquelle le rôle des nuages dans le réchauffement climatique aurait été gravement sous-estimé. Dans des nuages composites, les cristaux de glace réfléchissent davantage le rayonnement solaire que ne le font les gouttelettes d'eau liquide, d'où s'ensuit qu'un nuage contenant une plus grande proportion des premiers

16. En 2012, dans le monde, le secteur des énergies fossiles a reçu cinq fois plus de subventions que celui des énergies renouvelables. Cipler David, Timmons Roberts, Mizan R. Khan, *Power in a Warming World: The New Global Politics of Climate Change and the Remaking of Environmental Equality*, Cambridge MA, MIT Press, 2015, p. 143.

aura pour effet de refroidir la planète. Or, dans les modèles climatiques, on aurait attribué aux nuages une proportion irréaliste de glace. En réalité, les gouttes d'eau seraient plus importantes en proportion qu'on ne le pensait jusqu'ici. Ceci veut dire que pour toute quantité d'émissions donnée, l'augmentation résultante des températures sera plus élevée que prévue : en effet, l'équipe de Yale conclut que, là où les estimations courantes prédisent qu'un doublement de la concentration atmosphérique du CO<sub>2</sub> par rapport aux niveaux préindustriels entraînerait un réchauffement situé dans une fourchette comprise entre 2°C et 4,6°C, le mécanisme de rétroaction nuageuse induirait plutôt un réchauffement de l'ordre de 5°C à 5,3°C<sup>17</sup>. *Cela jette une lumière crue sur ce qu'implique l'émission d'une tonne supplémentaire de CO<sub>2</sub>*. Prenons encore la découverte du fait que la fonte du permafrost ramène à la vie des colonies de microbes qui se mettent à décomposer le carbone jusque-là contenu dans le sol, et à le relâcher sous forme de méthane ou de dioxyde de carbone, et cela, à un rythme *beaucoup plus rapide* qu'on ne le croyait auparavant. Encore ici, de la nature émergent des effets de causalité qui ne sont pas le produit de la société, mais que toute politique climatique devrait *prendre en compte*<sup>18</sup>. Telle est la forme générale du problème.

C'est précisément parce qu'ils forment les parties continues d'un monde matériel qui les englobe tous deux que le social et le naturel s'entremêlent, mais ce n'est qu'en conservant leur différence analytique que nous pouvons distinguer ces aspects du monde que les humains ont construits de ceux que des forces et des puissances causales indépendantes d'eux ont générés, et examiner comment les uns et les autres ont pu, à des niveaux toujours plus complexes, se nouer. Adaptant son projet à l'ère du changement climatique, Latour prétend qu'« il n'existe aucun cas à propos duquel il soit utile de faire une distinction entre ce qui est 'naturel' et ce qui 'n'est pas naturel'<sup>19</sup> ». Il pense que cette ère enfonce le dernier clou dans le cercueil d'une telle distinction<sup>20</sup>. En vérité, c'est exactement le contraire. Afin de maximiser nos chances d'éviter une déstabilisation totale du système climatique, nous devons être plus sensibles que jamais à la dichotomie entre ce que les humains génèrent de toutes les manières, et ce qui n'est pas de leur fait. Cela ne veut bien sûr pas dire qu'une planète en réchauffement peut être littéralement coupée en deux moitiés – si seulement cela était possible, nous nous épargnerions bien des difficultés – mais que l'*analyse* du

17. Ivy Tan, Storelvmo Trude, Zelinka Mark D., « Observational Constraints on Mixed-Phase Clouds Imply Higher Climate Sensitivity », *Science*, n° 352, 2016, pp. 224-227.

18. Xue Kai, Mengting M. Yuan, Zhou J. Shi *et al.*, « Tundra Soil Carbon is Vulnerable to Rapid Microbial Decomposition under Climate Warming », *Nature Climate Change*, n° 6, 2016, pp. 595-600.

19. Latour Bruno, « Fifty Shades of Green », *Environmental Humanities*, n° 7, 2015, pp. 219-225 (p. 221 pour la citation).

20. Voir par exemple Latour Bruno, *Face à Gaïa : Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015; Latour Bruno, *Enquêtes sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

phénomène requiert une telle opération. Dans un coin, ExxonMobil, dans l'autre, le fragile permafrost. Et de là, passer à l'action.

Le moteur du changement climatique est un type de société – l'économie fossile – qui n'existait pas avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Si les émissions de CO<sub>2</sub> forment le conduit principal reliant cette société au climat, c'est seulement parce qu'un vaste ensemble de relations sociales ont été construites de telle sorte qu'elles transportent ces émanations dans l'atmosphère; une fois là-bas, elles se connectent à d'innombrables entités naturelles. Le réchauffement planétaire n'est pas un hybride ou un « quasi-objet » platement monolithique, mais une mouvante unité-des-contraires, une combinaison dynamique, un processus dont les composantes sociales et naturelles se culbutent les unes les autres; et tandis que tourne le bouton de contrôle, la nature propulse tout cela de l'avant. Aussi, loin d'en marquer la limite, l'usage des combustibles fossiles met en branle certaines « structures et processus matériels qui sont indépendants de l'activité humaine (en ce sens qu'ils ne sont pas le produit d'une création humaine), dont les forces et les puissances causales sont les conditions nécessaires de toute pratique humaine, qui en déterminent les formes possibles ». On n'en continue pas moins de brûler des combustibles fossiles – en effet, l'infrastructure nécessaire à leur combustion ne cesse de croître – parce qu'ils sont profondément enracinés dans un type très particulier de société, qui « n'est pas constituée d'individus, mais exprime la somme des relations, des rapports où ces individus se situent les uns par rapport aux autres ». C'est dans ce champ-là qu'a émergé une telle pratique, et c'est seulement là qu'un terme peut y être mis.

Nous pouvons discerner ici un paradoxe. *Plus profondément les humains ont transformé la nature au cours de leur histoire, plus intensément celle-ci en est venue à affecter leur vie.* Plus la sphère des relations sociales détermine celle des relations naturelles, plus l'inverse devient aussi vrai, et ce, jusqu'au point où tout finit par s'effondrer. Nous pourrions appeler cela *le paradoxe d'une nature historicisée*. Dans un monde en réchauffement, c'est bien la nature qui ressurgit, rugissante, au milieu de la société, mais il y va d'une sorte de créature spectrale, puisque c'est l'histoire humaine qui l'anime et la pousse de l'avant. La folle puissance qu'elle possède est fonction des puits d'où s'écoule le temps depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle; davantage que la vengeance de la nature, c'est la vengeance de l'historicité *déguisée* en nature. Plus grandes sont les émissions cumulatives de CO<sub>2</sub>, plus incontrôlable devient la tempête; plus profonde est l'intrusion de la société dans la nature, *plus la nature envahit la société*, avec son armée spectrale dont on peut déjà sentir les premières incursions. Le fait que la nature ait été poussée à basculer dans un mode négatif, où les relations vibrent de façon

si violente qu'elles menacent d'anéantir des biomes entiers, ne diminue en rien sa présence (pas plus que ne le ferait l'impact d'un astéroïde). Le paradoxe du changement climatique, c'est qu'il rend la nature plus étrangement vivante que jamais.

## À PROPOS DE LA DÉFENSE DE LA THÉORIE DE LA RUPTURE MÉTABOLIQUE

Depuis le tournant du millénaire, une approche marxiste particulière des problèmes environnementaux a éclipsé toutes les autres, en termes de créativité et de productivité : la théorie de la rupture métabolique. Développée par John Bellamy Foster et ses collègues Richard York et Brett Clark, avec d'importantes contributions de la part de Marina Fischer-Kowalski et Paul Burkett, elle peut se résumer dans la séquence grandement condensée qui suit. La nature consiste en des processus et des cycles biophysiques. C'est aussi le cas de la société : les corps humains prennent forcément part à des échanges métaboliques avec la nature non-humaine. Rien n'indique qu'il faille que cela soit particulièrement dommageable pour l'une ou l'autre des parties. Au cours de l'histoire, cependant, il arrive que les relations à travers lesquelles les humains organisent leur *Stoffwechsel* soient rompues et violemment reconfigurées, ce qui est non seulement nuisible aux personnes qui sont désavantagées par de tels changements, mais ce qui perturbe aussi, en même temps, les processus et les cycles de la nature. Une *rupture métabolique* se produit.

Synthétisée par l'exégèse novatrice de Foster, cette théorie fait un usage inventif des commentaires de Marx au sujet des relations capitalistes de propriété, dans le troisième livre du *Capital* :

La grande propriété foncière réduit la population agricole à un minimum, à un chiffre qui baisse constamment en face d'une population industrielle concentrée dans les grandes villes, et qui s'accroît sans cesse ; elle crée ainsi les conditions qui provoquent un hiatus irrémédiable dans l'équilibre complexe du métabolisme social composé par les lois naturelles de la vie ; il s'ensuit un gaspillage des forces du sol, gaspillage que le commerce transfère bien au-delà des frontières du pays considéré<sup>21</sup>.

On trouve ici une méthode pour repérer les combinaisons perturbatrices du naturel et du social. Dernier tour de force en date dans l'analyse de la rupture métabolique, dans leur livre intitulé *The Tragedy of the Commodity* :

21. Marx Karl, *Le Capital*, Livre III, Paris, Éditions Sociales, 1976, pp. 847-848.

*Oceans, Fisheries, and Aquaculture*, Stefano B. Longo, Rebecca Clausen et Brett Clark partent de la prémisse évidente, mais si souvent oubliée, que « les enjeux écologiques ne sont pas des problèmes découlant intrinsèquement, ou ayant leur origine dans les écosystèmes mêmes, mais sont plutôt les produits extrinsèques de facteurs sociaux. Par exemple, les océans ne se polluent pas eux-mêmes ; ce sont des humains qui le font ». Ce qui rend possible cette tragédie, toutefois, c'est uniquement le fait que « la société humaine existe *au sein* du métabolisme terrestre<sup>22</sup> ». Dans le cas de la pêche – une forme primordiale de *Stoffwechsel* – un changement dramatique s'est produit au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les compagnies, équipées de bateaux à vapeur, se mirent à faire des prises d'une magnitude sans précédent ; depuis lors, et surtout depuis la fin de la dernière guerre, les ressources halieutiques globales subissent une pression fatale. Partout, les cycles reproductifs des poissons sont en pleine rupture, du thon rouge de la Méditerranée au saumon du nord-ouest du Pacifique – un résultat de la combinaison des éléments commerciaux et aquatiques. Si cela ressemble à une théorie et à une méthode obéissant aux préceptes esquissés plus haut, c'est parce que tout marxisme écologique, au XXI<sup>e</sup> siècle, s'appuie nécessairement dessus.

Toutefois, l'école de la rupture métabolique s'est dernièrement retrouvée sous le feu nourri de la critique. Dans une série d'essais culminant dans la parution de *Capitalism and the Web of Life*, Jason W. Moore cherche à démontrer que Foster et ses collègues ont à nouveau commis le péché originel du dualisme cartésien. La preuve de leur culpabilité se trouve, d'abord, dans leur choix de conjonctions. Ils parlent de la nature et de la société, de l'interaction *entre* ces sphères, du capital comme *ayant* un régime écologique. Moore voudrait que le « et » soit remplacé par un « dans ». On devrait ainsi dire travail-*dans*-la-nature, capital-*dans*-la-nature, et ainsi de suite – mais on ne devrait jamais dire « et », cette fausse passerelle qui trahit une vision de la nature et de la société comme formant deux hémisphères qu'un abîme séparerait. De la même façon, on ne devrait pas parler de métabolisme *entre* deux choses quelconques, mais toujours à travers – et, ce qui est le plus essentiel : le capitalisme n'a pas de régime écologique, il est un régime écologique. Par le biais de cette série de permutations conjonctives, à *travers* une profusion de jeux de langage supposément non-cartésiens multipliant les formules et les césures, Moore fait ainsi valoir la supériorité dialectique de son « écologie-monde », ce qui lui a d'ailleurs valu un concert de louanges dans certains milieux de l'écologie radicale<sup>23</sup>.

22. Longo Stefano, Clausen Rebecca, Brett Clark, *The Tragedy of the Commodity: Oceans, Fisheries, and Aquaculture*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2015, p. 23 (nous soulignons).

23. L'examen le plus systématique des thèses de Moore, jusqu'à présent, se trouve dans Nayeri Kamran, « 'Capitalism in the Web of Life' – A Critique », *Climate and Capitalism*, 2016, URL : [climateandcapitalism.com](http://climateandcapitalism.com) consulté le 19 juillet 2016.

Au-delà d'une querelle lexicale, ce qui fonde la supériorité de cette approche reste cependant excessivement imprécis, du moins au premier abord. Moore reproche par exemple à Foster et à ses collègues d'user du mot « interaction » pour décrire la relation entre la nature et la société, puisque ceci fait encore une fois l'erreur de présupposer que l'une et l'autre peuvent être séparées – en effet, pour que deux choses interagissent, il faut bien qu'elles existent d'abord séparément. Il propose ainsi que nous interrogiions plutôt la façon dont elles « s'assemblent » l'une et l'autre (*fit together*)<sup>24</sup>. On peut pourtant faire exactement la même critique à l'encontre de ce choix de mots. Pour que deux choses s'assemblent, il faut bien qu'il y ait au départ une différence entre elles. Moore semble lui-même obligé d'employer la fautive conjonction, dans des phrases où il parle de « la nature humaine et extra-humaine », du « sol et du travailleur », peut-être parce qu'un langage faisant un usage systématique de la césure « dans » serait illisible<sup>25</sup>. En tout cas, cela ne résoudrait aucun véritable problème conceptuel.

Pourquoi toute cette phraséologie? À y regarder de plus près, il semble que Moore se soit fondamentalement mépris sur ce que requiert l'idée de transcender l'héritage cartésien. Dans une phrase typique de ce que le livre réitère *ad nauseam*, il déclare: « En lieu et place d'une optique cartésienne – l'exploitation du travail et de la nature' [il cite alors Foster *et al.*] – je commencerais avec deux formes de travail-dans-la-nature<sup>26</sup>. » Il n'y a pourtant rien de cartésien à dire « le travail et la nature ». Foster et ses collègues seraient cartésiens s'ils pensaient que le travail et la nature consistent en des substances différentes ou qu'ils existent en des sphères séparées, de telle sorte que l'un pourrait être analysé sans faire référence à l'autre – une conception fort répandue dans l'histoire de la modernité capitaliste, *mais qui est l'exact opposé de ce qu'enseigne l'école de la rupture métabolique*. Comme le lui réplique Foster lui-même, « il n'y a aucune contradiction à voir la société comme étant à la fois séparée et irréductible au système terrestre dans son ensemble, et comme formant simultanément une composante fondamentale de celui-ci. Qualifier cette approche de 'dualiste' [au sens cartésien du terme], est comparable au fait de nier que votre cœur forme à la fois une partie intégrante de votre corps et un organe distinct avec des caractéristiques et des fonctions spécifiques<sup>27</sup> ». Ce que fait Moore, au fond, c'est succomber à la tentation du monisme de substance et de propriété.

Sous cette aride querelle sémantique, on trouve ainsi un désaccord substantiel à savoir si la nature et la société devraient être distinguées le moins possible l'une de l'autre. Tel est bien le cœur du projet théorique

24. Moore Jason, *Capitalism in the Web of Life*, Londres, Verso, 2015, p. 47. Nous soulignons.

25. *Ibidem.*, pp. 228, 291, 293.

26. *Ibidem.*, p. 230 (notre traduction).

27. Foster John Bellamy et Angus Ian, « In Defense of Ecological Marxism: John Bellamy Foster responds to a critic », *Climate and Capitalism*, 2016, URL: [climateandcapitalism.com](http://climateandcapitalism.com) consulté le 6 juin 2016.



de Moore: un hybridisme débridé sous un costume marxiste. Il a pris sur lui la tâche d'importer au sein de la théorie du développement capitaliste la « victoire philosophique » de penseurs comme Bruno Latour, en partant d'un postulat qui nous est désormais familier: « Le vieux langage – Nature/Société – est maintenant caduc. La réalité a débordé la capacité de ce binôme de nous aider à repérer les changements réels qui se déploient, qui s'accroissent et qui s'amplifient sous nos yeux<sup>28</sup>. » L'objectif de l'« écologie-monde » est d'agir tel un solvant sur l'ensemble des distinctions du même genre. « Vue en pareils termes, la solidité apparente de la ville et de la campagne, du bourgeois et du prolétaire, et par-dessus tout, de la Société et de la Nature, se met à fondre<sup>29</sup>. » Moore a même trouvé le moyen d'abolir l'opposition entre les classes – dans le langage.

Moore rejette ainsi toute référence à « une nature qui opère indépendamment de l'humanité », à des limites extrinsèques, et à des flux biophysiques ayant une « prééminence ontologique » sur les relations sociales, ce qui le conduit directement dans un cul-de-sac: « Nous pouvons nous passer de l'idée qu'une chose telle que le changement climatique puisse être analysée en des dimensions sociales et naturelles quasi-indépendantes<sup>30</sup>. » Aussi bien dire que nous pouvons nous passer de l'analyser tout court. La singulière réussite de Moore s'avère finalement un double échec, comme le montre le résumé suivant de sa vision: « Le capitalisme fabrique la nature. La nature fabrique le capitalisme<sup>31</sup>. » Aucune de ces propositions n'est vraie. Le capitalisme ne fabrique assurément pas la nature; la nature ne fabrique définitivement pas le capitalisme. C'est bien plutôt de la discordance absolue entre les deux dont il faut rendre compte, et c'est cela que la théorie de la rupture métabolique n'a cessé de mettre en relief.

D'un autre côté, on trouve bien chez Moore certains passages symptomatiques, où il semble accepter la nécessité du binôme du social et du naturel. Lorsqu'il s'agit de dire quoi que ce soit de concret à propos de ce que le capitalisme fait réellement à la toile du vivant (ou « dans » elle), le modèle explicatif du matérialisme historique s'insinue à travers les fissures du jargon. Là, Moore avance que certaines sociétés, au cours du long seizième siècle, ont fait de la loi de la valeur le fondement d'un nouvel ensemble de relations entre les personnes, ce qui a induit une transformation complète de leur rapport à la nature non-humaine. Pour la première fois dans l'histoire humaine, « la loi a accordé la priorité à la

28. Moore Jason, « Toward a Singular Metabolism: Epistemic Rifts and Environment-Making in the Capitalist World-Ecology », *New Geographies*, n° 6, pp. 10-19 (p. 14 pour la citation); Moore Jason, *Capitalism in the Web of Life*, op. cit., p. 5. White et ses collègues partagent l'ambition de Moore de développer un éco-marxisme hybridiste, et avancent une critique très similaire des idées de Foster et de ses collègues. Voir White Damian et al, *Environments, Nature and Social Theory*, op. cit., pp. 104 et 152 notamment.

29. Moore Jason, « Toward a Singular Metabolism », art. cit., p. 15.

30. Moore Jason, *Capitalism in the Web of Life*, op. cit., p. 85 (notre traduction); voir également pp. 6, 180, 43-44, 116-117.

31. *Ibidem.*, p. 8.

productivité du travail, et mobilisé les natures non-capitalisées sans égard pour leur reproduction<sup>32</sup>. » Plus loin, « une civilisation fondée sur l'argent et le temps de travail a suscité un type de temporalité très différent », sur la base duquel le capital a cherché à refaire la réalité matérielle « à son image, et suivant ses propres rythmes » : encore ici, une impulsion à transformer la nature émanant des relations de propriété<sup>33</sup>. Moore se sent alors capable d'identifier un choc « entre le caractère fini de la biosphère et le caractère infini des exigences du capital<sup>34</sup> ». Ou encore : « La nature est finie. Le capital présuppose l'infini » d'où la crise écologique<sup>35</sup>. Voilà qu'on se retrouve à nouveau devant toute l'affaire : une dualité, une séparation et une conjonction, une attribution de propriétés inhérentes et antithétiques, un argument intelligible expliquant pourquoi le capital ne peut que se déchaîner furieusement dans la nature.

L'hybridisme est réticent à toute juxtaposition des relations et des lois du mouvement inhérentes à la société *capitaliste*, d'une part, et des relations et des lois du mouvement inhérentes à la *nature*, d'autre part. Or, lorsque des marxistes écrivent au sujet de l'environnement, le magnétisme opposant ces deux pôles les attire. Pour ne mentionner qu'un dernier exemple, dans sa splendide mais tardive intervention dans le débat sur la crise de la biodiversité, avec son livre intitulé *Extinction: A Radical History*, Ashley Dawson observe que « le capital n'a d'autre choix que de s'accroître à un rythme toujours plus rapide, ou de tomber en crise ». À cette fin, « il transforme en marchandise une part toujours croissante de la planète, arrachant au monde sa diversité et sa fécondité », déchirant la toile du vivant, au prix de conséquences incalculables : « les biologistes commencent tout juste à comprendre l'enchaînement des effets, à l'échelle d'écosystèmes entiers, de la destruction de la mégafaune<sup>36</sup> ». Une propriété émergente entre en conflit avec une planète entière d'autres propriétés. Telle est la *forme* nécessaire et fondamentale de toute analyse marxiste de la crise écologique (bien qu'on puisse assurément insister aussi sur d'autres moteurs que celui de la compulsion à la croissante infinie). Qu'il s'agisse de l'actuelle sixième extinction de masse ou de quelque autre enjeu environnemental, on ne peut dire quoi que ce soit d'important dans les termes d'un marxisme écologique qu'en pratiquant le dualisme de propriété. ■

*Traduit de l'anglais par Jean-François Bissonnette*

32. *Ibidem.*, p. 60.

33. *Ibidem.*, pp. 234-235. Voir également pp. 56-58, 79, 112, 295.

34. *Ibidem.*, p. 112.

35. *Ibidem.*, p. 87.

36. Dawson Ashley, *Extinction: A Radical History*, New York, O/R Books, 2016, pp. 12-13, 16, 24. Voir également pp. 42-43 et 53. Il vaut peut-être la peine de souligner que ce livre est par bonheur exempt de toute digression au sujet de la théorie hybridiste, dont le rodotage forme le cœur du projet de Moore.